

ÉCHO

DES PAROISSES
de SAINT-LOUIS des CARMES
de BREST "intra-muros"

Chers sinistrés et réfugiés,

« Le mois d'août amène le deuxième anniversaire de la destruction de Brest et de l'épreuve douloureuse... » Je lis bien vos lettres...

J'entends le conseil venant d'ailleurs : « Les sinistrés, n'en parlons plus, c'est mal porté... » J'avoue que je ne comprends pas ce langage. Je comprends que certaines gens puissent certes souhaiter que l'on couvre définitivement du voile de l'oubli les sinistrés et leurs misères. Ces gens n'ont pas souffert; elles n'ont rien perdu, si ce n'est un peu le sens de l'honneur et le sens du prochain; la guerre a été pour elles la chose qui rapporte... Je comprends que ces gens n'aient pas vu soulever certains souvenirs qui peuvent être autant de remords.

J'entends aussi certains sinistrés authentiques et respectables souhaiter qu'on laisse désormais de côté l'épreuve douloureuse. Pour eux, c'est actuellement du passé, un passé mort et enterré. Prvoyance et prudence d'hier, chance, savoir-faire, ils sont aujourd'hui dans un certaine aisance et une certaine sécurité.

« L'épreuve ? assez d'avoir eu à la subir, il ne faut pas y revenir. » Je comprends le dessein, généreux certes, caché sous ce langage, et qu'il importe d'être à l'optimisme, d'être à la joie le cœur fût-il à la peine, de contempler la vie renaissante plutôt que le passé détruit.

Cependant je ne puis vous oublier, vous les toujours sinistrés, les toujours réfugiés. Les âmes compatissantes n'ont pas manqué et ne manquent pas sur votre chemin, et vos lettres disent assez les hauts faits des bontés françaises. Vous n'en continuez pas moins de porter le plus lourd du poids de la catastrophe survenue.

Les souvenirs vous reviennent du passé, du temps « des portes qui se ferment, des refus brutaux et méprisants, du pain dur à trouver et à manger »... « Nous avons eu faim en face d'une population envahie par la guerre et le marché noir... », dites-vous.

Aujourd'hui, si la vie quotidienne s'est améliorée, tout ne va pas pour le mieux. « Le marché noir n'est pas détrôné, et le cœur ne paraît guère... »

Et il y a pour vous l'angoissant problème du logement. Accueillis en des logements de fortune, vous n'y êtes pas en paix. « Nous sommes, pour les pro-

priétaires obligés de nous garder, les « sales réfugiées... gênantes ». « Ah ! qu'il est pénible à gravir, l'escalier d'atrium. » Amèrement vous le sentez parfois, et parfois votre regard se porte sur ces « deux ou trois maisons dont disposent certaines gens épargnées par le fléau, cependant que d'autres, accablées par l'épreuve, n'ont même pas un toit... »

Plaintes, revendications, pas toujours sans juste fondement. A les entendre, se peut-il que l'on puisse accepter « de ne plus parler des sinistrés » ?

Des organisations nombreuses, des bonnes volontés, des compétences certaines s'appliquent, chers sinistrés et réfugiés, à vous secourir. Vous le savez vous-mêmes, et vous admirez ces gens qui peinent généreusement. Vous aimeriez certes que ça aille mieux et plus vite, et que l'on ne se serve pas « des finances peu prospères et matériau peu abondant » pour vous oublier, oublier votre cause, la cause de la plus grande misère, pour servir encore des déjà repus.

Il y a les beaux textes de lois sur la reconstruction. Est-ce suffisant, si la volonté n'y est pas de les appliquer en toute urgence et en toute équité ?

Le problème est un problème matériel certes; il est aussi, il est d'abord un problème spirituel et moral, vous le savez.

Que tout n'aille pas pour le mieux, ne nous étonnons pas : on récolte ce que l'on a semé. Que des gens devraient être meilleures qu'elles ne sont, n'incriminons pas : on n'incrimine pas l'impuissance du soldat qu'on a ligoté.

Une croûte épaisse est là d'égoïsme injuste et parfois haineux. Elle s'est formée lentement et sûrement au cours de longues décades d'opposition des classes, d'opposition de la ville et de la campagne, de modernisme moral, juridique et social, d'antihumanisme, d'antipatriotisme et d'antichristianisme. La guerre a exacerbé cette passion déjà bien vivace, et l'après-guerre l'exacerbe encore si l'on n'y veille.

Dégagés de nos liens, rejetant tous mensonges, toutes forces unies, attaquons-nous d'abord, chers sinistrés et réfugiés, à cette passion d'égoïsme, travaillons à remettre aux cœurs français le sens et le goût du spirituel et du moral, et la joie de vivre. nous la connaissons tous, car tous nous nous serons mis à la reconstruction, et, refaite avec cet esprit-là, la reconstruction sera bonne et rapide.

Abbé R. LE GALL,
Délégué de l'Administration diocésaine.

Derrière les fenêtres closes

(Août 1944)

« La Forteresse de Brest est comprise dans la zone des opérations », annonce un « Avis à la population », placardé sur les murs de la ville le vendredi 4, en fin d'après-midi. En conséquence, tous les gens non indispensables sont invités, « dans leur propre intérêt », à évacuer immédiatement la ville. Le lendemain, le dit avis était publié par *La Dépêche de Brest*, dans le n° 1 — grand comme deux mains ouvertes — d'une série spéciale « non servie aux abonnés », imprimée à Brest même. Ce numéro devait d'ailleurs constituer à lui seul la série spéciale, les événements ayant déjoué les prévisions de l'état-major.

La situation commençait à donner quelques sérieux soucis aux Allemands : les tanks américains venaient de réussir la percée d'Avranches, la ville de Rennes était prise et les formations blindées avançaient avec rapidité en direction de Brest, soufflant devant eux un vent de défaite sur le camp allemand. En ville régnait une sorte de fièvre obsessionnelle, cette atmosphère indéfinissable qui précède les événements qu'on devine prochains et graves.

Cet avertissement, la fermeture de nombreux magasins, la congédiement de l'Arsenal et, plus encore, le bombardement violent de Lanion qui eut lieu vers midi, incitèrent de nombreux Brestois à quitter la ville pour se réfugier dans les environs. Impossible, d'ailleurs, d'aller bien loin, le service des cars, depuis le débarquement, ne fonctionnait plus et quant au chemin de fer... Par ailleurs, se hasarder en vélo c'était en risquer la confiscation.

Si l'inquiétude régnait sourdement, aucun indice d'affolement, cependant, et le dimanche présenta sa physionomie ordinaire. Me promenant dans l'après-midi, j'appris que, le matin, une délégation de notables avait tenté, à vrai dire sans beaucoup d'espoir, une démarche auprès du commandant de la Place en vue d'obtenir que Brest fut déclarée ville ouverte. Peu après, des amis que je rencontrais me conduisaient vers une devanture fermée sur laquelle, à ma grande surprise, je lus un avis imprimé, signé *Somme-Py*, informant les habitants de l'entrée en action des F.F.I. Par ailleurs, les bruits les plus invraisemblables sur l'avance foudroyante des Américains circulaient de groupe en groupe. Il est vrai que la radio y était pour quelque chose; n'avait-elle pas annoncé, par an-

icipation, que les premiers blindés avaient écrasé les pavés de Brest ?

Le lendemain, dans la matinée, notre garçon de courses nous rapporte que des ambulancières de la Croix-Rouge avaient été contraintes, par ordre d'une patrouille américaine, de faire demi-tour devant Plabennec. Cette nouvelle nous rend à la fois heureux et inquiets. A midi, chacun rentre chez soi comme à l'accoutumée. Vers 13 heures, une voix amplifiée par un haut-parleur se fait entendre. Que se passe-t-il ? Aux heures troubles, on a tendance à enfler les moindres incidents. Cette fois, cependant, il s'agit d'un événement d'importance. La voix provient d'une voiture de la Défense Passive et annonce que la ville sera mise en état de siège à 15 heures. Gros émoi. Chacun connaît déjà, par des avis collés depuis un certain temps dans les entrées de toutes les maisons, les consignes draconiennes de l'état de siège. Néanmoins, on se consulte, on échange ses impressions. Comment faire pour se ravitailler ? Sur les entrefaites, voilà que les sirènes lancent soudain leurs lugubres clameurs qui vous prennent aux entrailles malgré l'habitude. Cette alerte, suivant d'aussi près l'annonce fatidique, provoque un peu de désarroi. D'aucuns s'imaginent que c'est le début de l'attaque de la ville.

Benoît, mon voisin, m'amène sa femme et sa mère, effrayées, qui, avec ma jeune fille, se tapissent dans un coin, sous une image de Sœur Marie de la Croix, et récitent le chapelet. La Flack crache à pleins tubes, les bombes tombent, loin heureusement, c'est encore la fameuse base des sous-marins qui est visée, mais le fracas est tel qu'il semble qu'elles éclatent en ville. Avec Benoît je suis, du côté des cours bien entendu, à la fenêtre. Là, par dessus les jardins, la vue est bien dégagée. Nous voyons passer les forteresses volantes qui évoluent tranquillement, en formations, au milieu des schrapnells et le dénombrement que nous en faisons ne semble pas rassurer les pauvres femmes qui nous supplient d'abandonner notre observatoire, dangereux à cause des éclats. Enfin, tout se calme et, histoire de passer le temps, nous descendons, Benoît et moi, à la cave. Dehors, le soleil brille et, à la clarté des rayons qui filtrent par les soupiraux mal clos, nous essayons d'apprécier les joies de l'état de siège en évaluant nos réserves respectives de bois et de pommes de terre...

— Entendez-vous ?

— Oui, c'est encore le haut-parleur. Quelle nouvelle catastrophe annonce-t-il ?

Timidement, on se risque sur le trottoir. D'une maison à l'autre on s'interpelle :

— Avez-vous compris quelque chose ? De quoi s'agit-il ?

C'est l'annonce d'une trêve tous les matins, de 9 à 11 heures, pour permettre à chacun de se ravitailler.

Plutôt maigre, en ce temps-là, le ravitaillement. Pas de pain, pas de beurre, pas de graisse, parfois un peu d'une margarine douteuse, quelques légumes apportés par les maraîchers des environs. Heureusement que nous avons de

En errant dans les ruines

14 août 1944 : incendie de l'église St-Louis. Est-il nécessaire de vous en rappeler les circonstances ? Dans la soirée, des bagarres ont éclaté. « Du clocher de l'église Saint-Louis sont partis des coups de feu. Aussitôt, les Allemands le mitraillent, puis tirent au canon. Les gens de la kommandantur à la caserne Guépin ont prétendu que l'on a tiré sur eux. Les patrouilles parcourent fébrilement le quartier. Rue Fautras, la gendarmerie maritime est incendiée. Mais l'ardeur des incendiaires se portent bientôt sur l'église. Elle est arrosée d'essence, et grenades et lance-flammes sont mis en action. Ce n'est bientôt qu'un brasier... Il ne restera que ruines de la belle église dont Brest était si fier.

Depuis, l'aspect des lieux a bien changé : un vaste plateau tient tout l'emplacement compris entre la place de la Liberté et les murs de l'arsenal. A demi enfouies — puisque le sol arrive au niveau des linteaux des portes latérales, — les murailles de l'église s'érigent tragiquement, tout environnées de laitue et de réséda sauvages. Si vous descendez dans l'excavation, vous vous trouverez parmi un étrange amoncellement de débris de toutes sortes : blocs de granit, morceaux de marbre, fragments de statues... et partout, partout, la végétation envahissante, jusque sur le tas de décombres qui fut le maître-autel, et que gardent deux fûts de colonnes brisées.

Et j'ai songé à l'histoire de cette église si durement éprouvée. (A suivre.)

T. G.

Un goûter d'enfants à l'Union Féminine Civique et Sociale

La seule annonce de la fête avait mis en émoi tout le secteur. Les mamans interrogeaient :

— Et vous croyez qu'on acceptera les garçons aussi, dans une œuvre féminine ?

— C'est pas à l'œuvre qu'on les accepte, avait répondu Mme Qui-sait, c'est au goûter seulement... et puisque la demoiselle a dit « tous les jeunes de sept à quinze ans sont invités », moi j'envoie tous les miens : dix en tout. Mais les jumeaux ont la guigne... avec leurs six ans, ils n'ont que l'âge de rester à la maison !...

— C'est vrai, Mademoiselle, que les mamans ne sont pas invitées ?... Alors on ne sera jamais de sortie, nous autres.

Est-ce que « Mademoiselle » pouvait résister à tant d'yeux suppliants ? Donc, chose décidée : les mamans accompagneront leurs grands, garçons et filles.

Très bien. Il ne s'agit plus que de trouver une salle suffisante pour recevoir pareille « foule »... Et, dans notre cité sinistrée, seuls les terrains vagues abondent !... Or, depuis une semaine, la tempête sévissait et vous savez, comme

la farine, des nouilles, des biscuits et des conserves de légumes mis en réserve depuis longtemps en prévision de ce qui nous arrive.

(A suivre.)

VAL-ANDRYS.

tout Brest, qu'un orage de mer dure quarante jours... Le Comité, sans peur, retint le terrain des sports et... à la grâce de Dieu !

Vendredi matin... temps orageux, nuages bas... légère brise... Haut les cœurs de plus en plus ! Une heure avant l'heure les enfants s'engouffrent en bandes joyeuses, exubérantes, chantantes...

Et à deux heures (on a l'exactitude militaire à l'U.F.C.S.), le grand défilé s'ébranle... les grands en tête partent au pas cadencé : une... deux... une... deux... Les filles entonnent « La victoire en chantant » et nos bambins se redressent, allant par rangs et par files, tels des marsouins : plaisir pour eux, plaisir pour tous.

Formés en carré, nos enfants encadrent le grand mât, au centre du stade... coup de sifflet... garde à vous... Le drapeau monte lentement... lentement... salué par le chant « Aux couleurs »... Et face au drapeau, debout aussi, les mamans regardent, pensent à l'ainé tombé à Bir-Hakeim, Paris, Strasbourg ?... resté en Allemagne ? etc...

Minute émouvante !... On aimerait s'y attarder ! Mais il faudrait écorner le programme de quelques titres alléchants. Non ! Jugez plutôt :

- 1° Course en chars ;
- 2° Course à la cuillère ;
- 3° Tournoi de foudards ;
- 4° Jacques a dit ;
- 5° Course à la brouette ;
- 6° Course aux chaises ;
- 7° Course à quatre pattes pour les « guignards »...

Il y avait les récompenses !... Plein deux valises !... Et les vainqueurs fondaient à toute allure vers « Mesdames du Comité », dispensatrices de trésors magnifiques : stylos, porte-mines, pochettes, trousse à couture, jeux de dominos, croquettes de chocolat, etc., etc... Le choix était rapide, salué par les hurrah des amis débordants de fierté... et la joie se diffusait dans tous les cœurs !

Peut-être aussi le goûter en fut-il un peu cause ! Ces milliers de quasi-gâteaux, ces piles de sodas, ces corbeilles énormes de poires !... On attendait huit cents invités, il en arriva douze cents !... Ne vous en faites pas pour les autres quatre cents de supplément. Depuis la guerre surtout on s'est entraîné à partager, n'est-ce pas, et nous avons oublié depuis si longtemps le goût de telles friandises que chacun se montre ravi de sa part...

En trente minutes le goûter est servi, savouré, desservi, et grands et petits prêts à applaudir les deux « clous » de la journée : le feu de camp des garçons et le feu de camp des filles...

On rit... on pleure... on applaudit... on s'exalte... on soupire quand le moment arrive d'abaisser les couleurs : six heures sonnent ! Une « Marseillaise » triomphale monte vers le drapeau

« Nous entrerons dans la carrière... »

« Hip ! hip ! hip ! hurrah ! pour l'U.F.C.S. ! »

Et l'U.F.C.S. à son tour crie bravo et merci à tous et à toutes, organisateurs, acteurs et spectateurs... sans qui, ma foi, le goûter était... dans les choux.

Claire STEPHAN.

Vacances en famille

MA CHÈRE JACQUELINE,

Ta longue et affectueuse lettre a été la bienvenue, elle a mis une note de gaieté dans ma solitude, note est bien le mot, car tes six pages sont un hymne aux vacances : « Le temps le plus joyeux de l'année, quand on a décroché sa philo, avec mention, Bonne-maman. » Mais oui, Jacqueline, avec mention, crois-tu que j'oublie les gloires de la famille.

Tandis que tu te reposes sur tes lauriers, ton frère, candidat malheureux à la première partie du bachot, peine sur des textes latins entre deux corvées de bois ou d'eau. « Juste punition de sa paresse, declares-tu féroquement, il n'a pas besoin de compter sur moi pour l'aider, papa lui-même y perd son latin, c'est le cas de le dire et leur collaboration ne va pas sans éclats.

Quant aux jumelles, odieuses comme on l'est à treize ans (c'est l'âge ingrat, je le reconnais, mais le souvenir de ce que tu fus, dans un passé relativement récent, devrait te rendre indulgente pour ce qu'elles sont) on les trouve toujours là où il ne faudrait pas qu'elles soient, et elles se font renvoyer dix fois par jour de la cuisine par notre vieille Françoise. A propos de Françoise, figurez-vous, Bonne-Maman, que cette pauvre fille voulait, oh ! de complicité avec maman, m'initier aux secrets de l'art culinaire ! Merci bien, ce n'est pas pour torchonner, ni pour manier la cuillère à pot que je bûche depuis tant de mois. »

Eh bien, ma petite, voilà une déclaration qui, si j'étais un jeune homme à marier, conquis par ses charmes, me ferait prendre la fuite, et vite encore ! Le temps n'est plus où les jeunes femmes trouvaient dans leur corbeille de noces une jeune ou une vieille Françoise ; il faut savoir actuellement mettre la main à la pâte ; la plupart des hommes pensent, comme le bonhomme Chrisale, qu'une bonne soupe vaut mieux qu'un beau langage ; ce n'est pas d'une savante dissertation, ni de la solution d'un problème d'algèbre que tu régaleras ton mari et tes enfants : puisque tu dois en octobre prochain continuer tes études, deviens pendant les vacances l'élève docile de Françoise, cela t'évitera plus tard de faire de ces expériences qui mettent à rude épreuve la patience d'un époux.

Tes occupations culinaires te laisseraient bien, chaque matin, quelque loisir pour venir au secours de Jean... et de ton père qui ne demanderait, j'en suis sûre, qu'à se désister, à ton profit, de ses fonctions de professeur. Tu as tout ce qu'il faut pour mener à bien cette tâche difficile, et l'hiver dernier j'admirais la clarté de tes explications lorsque tu donnais des répétitions de latin à ton cousin Jacques.

Nicole et Suzon gagneraient aussi à ce que tu t'occupes d'elles, en les prenant, par exemple, pour compagnes lorsque tu entreprends ces interminables courses qu'exige le ravitaillement ; l'exébrance de tes petites sœurs fatigue ta pauvre maman qui aurait grand besoin de repos. Elle est la seule de la

maison qui ne prenne jamais de vacances. Je laisse à ton bon cœur le soin de trouver par quelles attentions tu pourrais la remercier de toute la peine qu'elle se donne du commencement à la fin de l'année pour que rien ne trouble ton travail. Sois lui une aimable compagne au retour d'une partie de tennis ou de quelque bonne promenade avec tes amies. J'espère qu'au nombre celles-ci il ne se trouve pas de ces écervelées qui encadrent d'un lever et d'un coucher tardifs des journées de plein air et traitent leurs parents en hôteliers bénévoles tenus de leur fournir gratuitement le vivre et le couvert. J'ai constaté avec joie que tu n'imitais pas ces chrétiennes inconséquentes qui, abandonnant leurs habitudes de piété, mettent, une fois à la campagne, leurs âmes en vacances et se contentent d'une messe le dimanche, encore bien beau lorsqu'elles n'arrivent pas en retard sous prétexte que l'heure est trop matinale.

La visite quotidienne au Saint-Sacrement reste inscrite au programme de tes après-midi, « quelquefois un peu écourtée, jamais manquée », et tu restes fidèle à la communion fréquente. Ce que je te recommande, ma petite Jacqueline, c'est de donner le bon exemple par ta tenue à l'église ; pas de jambes croisées, cette posture est pour une femme, et surtout court vêtue comme vous l'êtes à présent, parfaitement inconvenante. Aie toujours une coiffure, béret ou foulard, et une écharpe sur les épaules, à défaut de manteau. On est en droit de se demander de quel pays sauvage viennent ces femmes bronzées qui emploient si peu d'étoffe pour s'habiller. Ce qui est acceptable sur une plage devient péché de scandale dans la maison de Dieu.

J'irai à la mi-septembre passer quelques jours avec vous. J'espère trouver Jean à peu près réconcilié avec la langue de Virgile, ta maman reposée, les jumelles assagies, et Françoise enchantée de la bonne volonté et des progrès de son élève, et tu me diras, ma chère Jacqueline : « Ah ! quelles agréables vacances j'ai passées ! » C'est le souhait que forme en t'embrassant tendrement

Bonne-Maman.

Vacances en colonie Tibidy 1946

Mardi 23 juillet... Un soleil radieux préside au départ enfiévré de la bande joyeuse des petites filles ivres d'air pur qui s'envolent déjà par le rêve vers le bonheur couleur d'azur qui les attend et captive leur petite âme frémissante avide d'espace et de clarté.

Il est onze heures, le car s'ébranle ; des « au revoir » laissent leur note joyeuse fuser dans l'air léger, car la perspective d'un horizon nouveau enchante les enfants aux yeux lumineux...

Un chant retentit parmi les rires et les derniers baisers d'adieu... nulle amertume ! Tout là-bas, un nuage de poussière, c'est fini... une vie nouvelle va commencer...

Entre l'azur d'un ciel invariablement lumineux et l'émeraude mouvante d'une mer dorée sous la chaude carresse du

soleil, tel un vestige de l'Eden merveilleux... un vieux manoir émergeant de ses grands arbres et de ses bosquets fleuris, accueille l'essaim joyeux et bourdonnant des fillettes ravies de trouver enfin le site enchanteur de leurs rêves.

Sœur Saint-Edouard, la directrice de la colonie, veille maternellement ; les monitrices s'affairent ; Jean-Marie, le garde, est infatigable : l'installation est rapidement menée. Et toute la colonie fait plus ample connaissance avec l'île, ses bois, ses pelouses, ses grèves, admire les merveilleux panoramas qui s'étendent tout alentour, s'empresse, avec force cris, de prendre la température de sœur l'eau limpide et douce et aux clapotis attirants, de visiter aussi la chapelle et de confier au bon saint Guénolé le souci de veiller paternellement sur toutes ses enfants.

Inutile de dire combien chacune fait honneur au copieux repas, que le soir vient vite, le sommeil aussi, et que chacune gagne sa chambre en rêvant aux vacances qui s'annoncent si bonnes.

Le lendemain matin... huit heures... Déjà ? Hop là ! La cloche vibre énergiquement, tout le monde debout, vite « au dérouillage », au bol d'air, dans la merveilleuse nature.

La messe entendue dans la chapelle Saint-Guénolé, les appétits réveillés s'apaisent devant une tasse de café fumant et de grandes tartines.

Puis, nos turbulentes fillettes deviennent excellentes ménagères : pas un grain de poussière dans les chambres bien rangées.

Les charges terminées, rassemblement des équipes pour le mot d'ordre de la journée. Rassemblement superbement patriotique le jeudi et le dimanche : les couleurs flottent au-dessus du carré impeccable des équipes rangées...

Les dictées et les problèmes sont-ils délaissés pendant ces vacances ? Non, certes. Une heure est consacrée aux devoirs, une heure distrayante, entre-coupée de chants. Une agréable causerie nous réunit ensuite dans un coin du jardin, ou sur un tapis de pelouse, ou à l'ombre du grand cèdre recueilli, autour de M. l'abbé Messenger, notre très bon aumônier.

L'air a ouvert nos appétits. Chacune est heureuse de se retrouver au réfectoire. « Oh ! maman, j'ai mangé de tout, tu sais, et j'ai repris. » Mme Cozian, le cordon bleu, et Mlle Runavot, le ministre du Ravitaillement, sont flattées.

La sieste, oui, la sieste, une heure. Et la troupe fraîche se dirige vers la grève. C'est l'heure délicieuse du bain !... Quel régal !... Les heures sont brèves, croyez-nous, au bord de l'eau...

Après dîner, quelques jeux encore dans la féerie des soirs de Tibidy...

Une prière à la Madone, et sous la bénédiction de M. l'Aumônier les oiseaux regagnent le nid pour de bonnes heures de sommeil.

Heureuses vacances dont le souvenir laissera un sillage lumineux dans nos âmes, et embaumera de joie et de clarté les journées laborieuses de notre prochaine année scolaire.

H. G., Y. D., M. G., M.-L. G.

Nouvelles paroissiales

Les vacances et le beau temps invitant au grand air, nos églises voient une moindre affluence.

L'affluence était convenable néanmoins le 21 juillet, dans la chapelle, 11, rue de l'Harteloire. Il s'agissait de marquer le pardon de N.-D. du Mont-Carmel. Avant de s'en aller rendre une pieuse visite à ce qui reste de leur église, de nombreux paroissiens des Carmes, répondant à l'invitation faite, avaient tenu à venir prendre part au « pardon » de leur sainte patronne. Avec joie, ils ont vu à l'autel un jeune prêtre de chez eux, l'abbé André Quélen, récemment ordonné à Quimper. Daigne Notre-Dame du Mont-Carmel assister dans leur épreuve les siens et tous ceux qui, avec eux, ont voulu la célébrer dévotement.

Le 28 juillet, sainte Anne ne pouvait être oubliée. Mère de la Bienheureuse Vierge Marie, Patronne de la Bretagne, elle a une place spéciale dans nos cœurs. Et nous n'oublions pas qu'avec notre baraque-chapelle le berceau de la paroisse renaissante relève particulièrement d'elle. Elle aura entendu dans le vieux et fort cantique la confiance que ses enfants lui vouent.

Le 4 août, première grand'messe. Une première grand'messe est toujours émouvante. Une première grand'messe dans les ruines l'est encore plus. Né dans la paroisse, de la famille bien connue de l'entrepreneur en couvertures de la vieille rue Kéravel, M. Jean Le Bras, devenu le Père Cyrille, dans l'ordre des Franciscains, se devait, en dépit des événements, de nous réserver les prémices de son sacerdoce. Il l'a fait à la grande joie de ses parents assemblés, des paroissiens, des religieuses, des professeurs de Saint-Louis accourus. Qu'il soit vivement remercié, et que saint Louis et sainte Anne lui accordent de préparer une abondante moisson d'âmes et décident à le suivre des jeunes de bonne volonté.

Fêtes

A marquer pieusement:

Le 15 août, l'Assomption de la Bienheureuse Vierge Marie. « Marie a été élevée au ciel: les anges s'en réjouissent et forment un concert de louanges pour bénir le Seigneur. » Les hommes ne peuvent que suivre.

Le 25 août, fête de saint Louis. « O Dieu, qui avez fait passer le roi saint Louis d'un règne temporel à la gloire du royaume éternel, faites, nous vous en prions, par son intercession et par ses mérites, que nous participions un jour avec lui à la gloire du Roi des rois, Notre Seigneur Jésus-Christ votre Fils. »

Le 8 septembre, la Nativité de la Bienheureuse Vierge Marie, la fête de notre grand sanctuaire du Folgoët. « O Vierge, votre image surgit dans nos dangers... » Nous nous rappelons, et nous nous rappellerons.

Et le 9 au matin, nous célébrerons tout spécialement les « martyrs » de Sadi-Carnot.

Le 15 septembre, grande fête de la Salette, près Morlaix, pour célébrer le centenaire des apparitions dans les Alpes, pour raviver en nos cœurs les messages de « la Vierge qui pleure ». « Si mon peuple ne veut pas se soumettre, je suis forcée de laisser aller le bras de mon Fils... Depuis le temps que je souffre pour vous autres... Je vous ai donné six jours pour travailler, je me suis réservé le septième et on ne veut pas me l'accorder... Faites-vous bien votre prière, mes enfants?... »

Le 15 septembre, la Jeunesse Mariale de Saint-Louis organisera un pèlerinage à la Salette par car. Les places étant limitées, prière de s'inscrire à temps.

« L'Echo » est heureux d'offrir ses
Vœux de bonheur
à:

Mlle Anne-Marie Le Moal, qui a épousé M. Nicolas Bian, de Locquéholé;

Mlle Germaine Mignon, qui a épousé M. Lucien Gourdon, à Saint-Sauveur de Brest;

Mlle Anne-Marie Gilbert, qui a épousé M. Jean de la Villefromoy, à Saint-Joseph du Pilier-Rouge.

Et ses félicitations à leurs parents.

Nomination

Aumônier du pensionnat Saint-Joseph du Pilier-Rouge, M. Yves Messenger, directeur particulier à l'école Saint-Louis.

« L'Echo » ne peut pas, pour sa part, ne point dire à M. l'abbé Messenger toute sa joie de le savoir appelé par son évêque à ce poste important et de choix auquel le préparait si bien son ministère auprès des élèves de l'école Sainte-Anne, tout son regret aussi de le voir quitter l'Harteloire. Il était là, compagnon des bombardements jadis, ouvrier du renouveau dès la première heure, toujours souriant, toujours confiant. Il était là aidant chaque dimanche aux offices de la paroisse se retrouvant, se réservant toujours le service le plus dur, reconfortant de son agréable et forte voix et de son ardeur jamais diminuée. « L'Echo » l'assure de la vive reconnaissance que le petit troupeau lui porte, et serait heureux de le voir revenir bien souvent au quartier des ruines.

Décès

— M. le chanoine Calvez, curé-doyen de Lesneven, inhumé à Lesneven.

Nul n'ignore son long et fécond apostolat à Saint-Louis, où il fut vicaire pendant vingt ans et directeur du patronage et de l'Armoricaine.

Aux siens, à ses familiers, « L'Echo » présente ses bien vives condoléances.

La messe de 9 h. 30, le dimanche 1^{er} septembre, sera aux intentions de M. le chanoine Calvez. Les Armoricains et ses amis y viendront nombreux prier pour son repos éternel.

— M. Chupin, le négociant bien connu sur la place de Brest et dans toute la région, dont les obsèques ont eu lieu, le 10 août, à Saint-Michel, où il s'était réplé.

Homme juste et de grande foi, très discret et très grand bienfaiteur de St-Louis et de ses œuvres et des pauvres, « L'Echo » regrette sa disparition et prie Mme Chupin, ses enfants, les siens,

de vouloir bien agréer les religieuses condoléances de toute l'ancienne paroisse Saint-Louis.

Baraque-Chapelle du Bouguen

Le Bouguen va avoir sa baraque-chapelle. L'accord de principe, qui dépendait de l'autorité municipale représentante de la collectivité devenue propriétaire des églises par la loi de Séparation, a été donné par le Conseil municipal de Brest dans sa séance du 26 juillet dernier.

La demande était faite non d'une baraque-logement à transformer en chapelle, mais d'une baraque spécialement aménagée pour chapelle, du type prévu par la Reconstruction Centrale, section bâtiments publics.

La population du Bouguen sera reconnaissante envers M. le Maire et la municipalité qui ont accepté de mettre la question à l'ordre du jour du Conseil, envers M. Fouyet, député, conseiller général; envers M. Jaouen, conseiller municipal de Brest et président du Conseil Général du Finistère, qui a su présenter et faire agréer la justesse de la demande, et les conseillers municipaux qui ont voté pour.

Elle sera heureuse de voir cette chapelle servir à tous, servir aussi, à l'occasion, aux conseillers qui ont estimé devoir s'abstenir ou même voter contre.

INSTITUTION SAINTE-ANNE

18, rue de l'Observatoire, Brest

La rentrée à l'Institution Sainte-Anne est fixée au 1^{er} octobre pour les classes primaires et pour les classes secondaires, y compris la Philosophie.

Les parents qui désirent une place au pensionnat pour leurs fillettes ou jeunes filles feraient bien de se hâter d'en faire la demande.

« L'ECHO »

« L'Echo » vit. Il rêve d'une plus belle vie.

Ses lecteurs auront remarqué avec plaisir au bas des articles et comptes rendus des noms connus et appréciés. D'autres noms y seront lus bientôt, car les promesses de participation à l'œuvre sont nombreuses.

Des propagandistes dévouées s'appliquent à diffuser le petit périodique. Des abonnements parviennent, beaucoup d'honneur et au-delà.

A tous et à toutes, « L'Echo » dit un grand merci!

« L'Echo » cependant doit vivre de lui-même, et les frais d'impression, d'expédition, montent en flèche.

En conséquence, aidez-le tous, paroissiens dispersés de Saint-Louis, des Carmes, de Brest intra-muros. Donnez des adresses. Que chacun s'y mette.

Abonnez-vous!

Faites s'abonner à « L'Echo »!

Nouveau prix de l'abonnement: ordinaire, 50 francs; d'honneur, 100 francs. C. C. P. Rennes n° 930-82.

M. Le Gall R., prêtre, 11, rue de l'Harteloire, Brest (Finistère).

Le gérant: R. LE GALL

Imp. Commerciale du « Télégramme »
25, rue Jean-Macé, Brest